

ESPACES MUTANTS

EXPOSITION DES ARTISTES DE LA CASA DE VELÁZQUEZ
Académie de France à Madrid - Promotion 2021-2022

À l'Atelier de la LOO&LOU GALLERY
Du 21 janvier au 18 février 2022

DOSSIER DE PRESSE



ESPACES MUTANTS

L'EXPOSITION

ESPACES MUTANTS

EXPOSITION DES ARTISTES DE LA CASA DE VELÁZQUEZ
Académie de France à Madrid - Promotion 2021-2022

Plongée dans le travail en résidence et dans le présent de la création, l'exposition **ESPACES MUTANTS** présente, du 21 janvier au 18 février 2022 à l'Atelier de la Loo&Lou Gallery, le travail des artistes de la promotion 2021-2022 de l'Académie de France à Madrid, section artistique de la Casa de Velázquez.

À mi-parcours d'une résidence qui a commencé à l'automne dernier, **ESPACES MUTANTS** se donne à voir comme un instantané d'étape. L'exposition se conçoit comme une installation collective, mettant en scène et en dialogue les éléments représentatifs de la recherche et du processus artistique de chacun des artistes résidents.

ESPACES MUTANTS se veut à la fois moment de rencontre avec le public, expérience immersive et expérimentation curatoriale de la main même des 13 artistes exposés : Najah ALBUKAI, Carmen AYALA MARÍN, Chloé BELLOC, Maxime BIOU, Lise GAUDAIRE, Mathilde LESTIBOUDOIS, Anna LÓPEZ LUNA, Eve MALHERBE, Alberto MARTÍN MENACHO, Adrien MENU, Pablo PÉREZ PALACIO, Arnaud ROCHARD, Mery SALES.

Si l'exposition reflète le souffle collectif qui unit les artistes durant leur résidence à Madrid, elle souligne également la diversité des pratiques qui cohabitent cette année dans les ateliers de la Casa de Velázquez : peinture, gravure, sculpture, arts visuels, photographie, vidéo et cinéma.

Fruit d'une étroite collaboration entre la Casa de Velázquez et la Galerie Loo&Lou, **ESPACES MUTANTS** met également l'accent sur les synergies qui unissent ces deux lieux, à la fois incubateurs de pratiques novatrices et soutiens indéfectibles de la création contemporaine.

« À l'image de ces étoiles qui ne se laissent voir que si on ne les regarde pas, le geste artistique échappe à la perception. Il fuit, il se débat, il se tord ; il se défait sous nos doigts alors même que l'œuvre prend vie. Comment alors le restituer ? Comment rendre compte de ce souffle éphémère, lui rendre hommage et le donner à voir ? Comment, surtout, capter la fragilité du surgissement, la figer, sans la rompre ?

Avec cet espace *mutant*, les artistes en résidence de la Casa de Velázquez nous offrent une incursion au cœur ce hors-champ si particulier. Une exposition comme un défi, entre constellation et flux de pensée, qui nous plonge dans le temps suspendu de la création et de ses métamorphoses.

Esquisses, croquis, documents de recherche, pièces abouties ou en cours de réalisation... Tout ici prend place dans une installation où les singularités s'entremêlent au collectif. En exposant ensemble, pour la première fois en tant que promotion, les artistes dressent un portrait de leur expérience en résidence en même temps qu'ils nous livrent les premières lignes de force d'un travail en devenir.

Espaces mutants se veut ainsi hybride et pluriel par nature. Les matières, les formes et les textures se croisent ; les sens de lecture se démultiplient ; les perspectives se dessinent et se transforment à mesure que les connexions s'établissent et s'installent.

Au cœur de ce laboratoire, conçu comme une expérience immersive, il s'agit pour le spectateur d'activer chacun de ces fragments, de lire entre leurs lignes et de se laisser effleurer par le souffle crépitant de la création en résidence. »



EXPOSITION DU 21 JANVIER AU 18 FÉVRIER 2022

Du mardi au samedi de 11h à 19h



À l'Atelier de la LOO&LOU GALLERY

20 rue Notre-Dame de Nazareth - 75003 Paris Métro : Temple (M3)

Vernissage le jeudi 20 janvier de 18h à 21h

Confirmation souhaitée par email à contact@looandlougallery.com ou par téléphone au 01.42.74.03.97



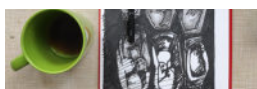
Sous réserve des consignes sanitaires en vigueur,
merci de consulter la [page web de la galerie](#) avant votre visite

ESPACES MUTANTS

LES ARTISTES

LES ARTISTES

PROMOTION 2021-2022 ACADÉMIE DE FRANCE À MADRID



NAJAH ALBUKAI

1970 | SYRIE | GRAVURE - DESSIN - PEINTURE



CARMEN AYALA MARÍN

1991 | ESPAGNE | PEINTURE



CHLOÉ BELLOC

1983 | FRANCE | ART VISUEL



MAXIME BLOU

1993 | FRANCE | PEINTURE



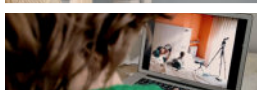
LISE GAUDAIRE

1983 | France | PHOTOGRAPHIE - ARTS VISUELS



MATHILDE LESTIBOUDOIS

1992 | FRANCE | PEINTURE



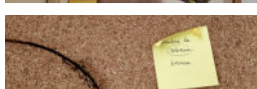
ANNA LÓPEZ LUNA

1983 | ESPAGNE | ARTS VISUELS



EVE MALHERBE

1987 | FRANCE | ARTS PLASTIQUES



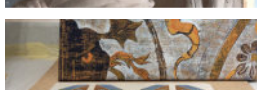
ALBERTO MARTÍN MENACHO

1986 | ESPAGNE | CINÉMA



ADRIEN MENU

1991 | FRANCE | SCULPTURE



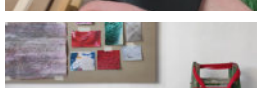
ARNAUD ROCHARD

1986 | FRANCE | GRAVURE



PABLO PÉREZ PALACIO

1983 | ESPAGNE | ARTS PLASTIQUES / Boursier de la Diputación Provincial de Zaragoza



MERY SALES

1970 | ESPAGNE | ARTS VISUELS / Boursière de l'Ayuntamiento de Valencia



NAJAH ALBUKAI

1970 | SYRIE | GRAVURE - DESSIN - PEINTURE

Né en 1970 à Homs en Syrie, Najah Albukai étudie successivement aux Beaux-Arts de Damas puis aux Beaux-Arts de Rouen. Il retourne ensuite vivre en Syrie où il enseigne le dessin et se consacre à ses créations. Entre 2012 et 2014, il est incarcéré et torturé à plusieurs reprises dans les prisons des services de renseignement syriens pour avoir participé à des manifestations pacifiques contre le régime de Bachar al-Assad.

En 2015, il s'en échappe et rejoint le Liban. Là, il commence une série de dessins au stylo noir sur un carnet. Des dessins comme la mémoire gardée de ses détentions successives, qui représentent l'atmosphère carcérale dans les centres de détention du régime syrien et montrent la promiscuité dans la prison : silhouettes humaines portant des cadavres, scènes de torture, interrogatoires...

Après deux mois passés à Beyrouth, il arrive en France où il continue cette série de dessins sur tous les supports qu'il peut trouver – dos d'affiches, morceaux de papier... S'ils n'étaient, à l'origine, pas destinés à être exposés, Najah Albukai commence toutefois à les présenter lors de rencontres auxquelles il est invité à témoigner. Après la publication de plusieurs dessins dans Libération en 2018, il est invité par l'École européenne supérieure d'Art de Bretagne. De cette invitation découle la proposition d'une résidence en 2019, avec pour objectif la réalisation d'un ensemble de gravures qui ont été exposées en avril 2019 dans la galerie de l'École des Beaux-Arts de Lorient.

Il a depuis participé à plusieurs expositions, et s'emploie à poursuivre son entreprise de témoignage de l'enfer carcéral à travers ses dessins et ses gravures.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

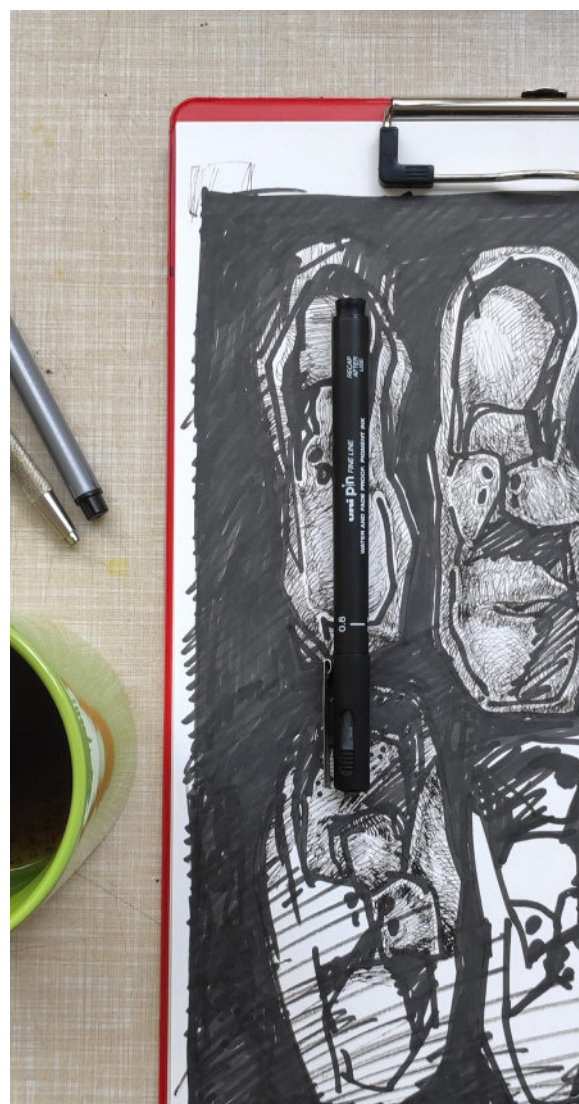
En résidence à la Casa de Velázquez, Najah Albukai poursuit son auscultation des corps souffrants et meurtris. Comment représenter – surtout, comment donner à voir – ces êtres soumis à l'insoutenable, punis, torturés et mus par la recherche et l'espoir d'une issue ?

À la frontière entre introspection et exploration, prenant pour point de départ sensible ce qu'il a lui-même vécu dans les geôles syriennes, Najah Albukai amorce en Espagne une recherche plus large autour des victimes de l'Histoire et de ses tourments.

En se rapprochant d'associations, c'est ainsi les fantômes de la guerre civile qu'il vient convoquer autour des questions centrales de l'après-guerre, de la disparition et de la sépulture.

La notion de récupération historique et le drame des fosses communes, qui forcent les victimes dans l'anonymat, servent de lignes directrices aux gravures qu'il réalise cette année. Il entreprend ainsi une nouvelle étape dans son travail de restitution des horreurs de la guerre, en dirigeant son regard vers une autre temporalité et de l'autre côté de la Méditerranée.

Dans la lignée des *désastres* de Goya, des planches d'Otto Dix ou des peintures de Zoran Mušič, le projet de Najah Albukai place ainsi la mémoire au centre non seulement d'une réflexion conceptuelle mais aussi d'une lutte contre son propre effacement. Elle devient vivante – survivante – et, par le biais des œuvres qu'elle engendre, s'inscrit sur la plaque de cuivre autant qu'elle se grave de manière indélébile dans l'esprit de celui qui décide, finalement, de la regarder en face.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Najah Albukai



CARMEN AYALA MARÍN

1991 | ESPAGNE | PEINTURE

Carmen Ayala Marín est diplômée des beaux-arts par l'Université de Séville et par l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Elle vit et travaille à Paris depuis 2012.

Toujours en quête du meilleur langage formel pour représenter chaque objet qu'elle peint, Carmen Ayala Marín cherche à faire cohabiter différents styles de peinture et éléments graphiques au sein d'une même surface. Ainsi, elle conçoit et traite la peinture comme s'il s'agissait d'un dialogue, une polyphonie.

Ses compositions se nourrissent d'une multiplicité d'images, qu'elle agence pour en faire des éléments sémantiques qui se racontent, se complètent et réagissent entre eux. Le sujet n'est plus l'objet même, ni l'image de l'objet, mais bien le sens qu'il prend dans l'ensemble qu'il contribue à composer.

Les peintures de Carmen Ayala Marín se trouvent traversées par de grands thèmes comme le désir, la précarité, l'émigration, le féminisme et le sacré.

Son travail a été montré lors de différentes expositions collectives, en France comme en Espagne : Ateneo de Séville, Maison des ensembles (Paris), Galerie Jeune Création (Paris), Cabane Georgina (Marseille), Sala Capilla del Hospital Real (Grenade), Colegio de España (Paris), Galerie Thaddaeus Ropac (Pantin), FILAF-Festival International du Livre d'Art et du Film (Perpignan).

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

« *Qu'est-ce qu'elle veut Conchita ?* », titre du projet en résidence de Carmen Ayala Marín, trouve sa source dans le dernier film de Luis Buñuel.

Cet *obscur objet du désir* met en scène le désir non comblé de Mathieu, interprété par Fernando Rey, pour Conchita, incarnée par Carole Bouquet et Angela Molina. Romance classique en apparence, elle offre cependant une lecture tout à fait différente lorsque l'on considère le désir de Conchita comme le moteur essentiel de l'intrigue, une lecture à rebours qui se matérialise dans l'une des dernières répliques de l'héroïne : « Tu n'as rien compris » dit-elle à Mathieu, comme pour dire au spectateur qu'il n'a, lui non plus, pas posé les yeux au bon endroit.

À travers une série de tableaux, Carmen Ayala Marín convoque ainsi Conchita, sans s'intéresser à la nature psychanalytique de son désir mais bien à ce que celui-ci évoque et aux images qu'il fait naître ; les *survivances*, comme l'artiste elle-même les nomment.

Pour autant, le prénom délibérément choisi par Buñuel

pour son héroïne n'est pas exempt de connotations plus pernicieuses : Conchita est le surnom péjoratif donné en France aux domestiques espagnoles, immigrées entre les années 1950 et 1970. C'est donc aussi cette Conchita là que Carmen Ayala Marín dépeint dans ses toiles, entrelacée de contradictions et rappelée à l'origine du prénom religieux dont le diminutif dérive : Inmaculada Concepción.

Conchita devient donc le prétexte d'images qui s'entrechoquent : le désir, la précarité et le sacré se mêlent en une même figure que l'artiste cherche à explorer sous toutes ses facettes à la fois. Dans son travail, Carmen Ayala Marín cherche ainsi à faire dialoguer une série d'images analogues ou opposées, donnant lieu à de nouvelles narrations.

Dans ses compositions, elle met en regard les références à l'art sacré, la réalité actuelle des femmes de ménage et, bien entendu, le spectre de la femme buñuelienne. Une polyphonie intrinsèquement ancrée dans une pensée féministe où, dans un mouvement incessant de rebonds, l'image devient sujet, la forme devient objet et où les divers éléments, continuellement, en appellent de nouveaux.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Carmen Ayala Marín



CHLOÉ BELLOC

1983 | FRANCE | ART VISUEL

Chloé Belloc est diplômée du Fresnoy-Studio national des arts contemporains et de masters en Cinéma Documentaire (Université Paris 7 Denis Diderot), Philosophie Politique (Universiteit Van Amsterdam), Histoire Contemporaine (La Sorbonne-Paris 1).

Sa recherche allie écriture, film et photographie. Elle explore le corps dans ses dimensions organiques et cognitives, il y est souvent question de langage à la limite de l'incommunicabilité, de porosité entre visible et invisible et de relation entre les dimensions humaines et "non-humaines" du vivant.

Son conte documentaire *Les Mangeurs d'Ombres* a obtenu le prix du premier film professionnel (mention spéciale) au festival Traces de Vie de Clermont-Ferrand en 2018.

Après sa fiction *Là Où Il Est* (2019), *Murmures du Loup* (2020) est son troisième film, un documentaire en forme de quête pour entrer en communication avec le monde intérieur de son frère, autiste Asperger.

Son documentaire sonore *L'Incertitude de la Parole*, co-réalisé, lauréat de la bourse Gulliver, a été diffusé à la RTBF dans l'émission « Par Ouïe Dire » en 2020.

Son travail a été exposé en France à la Cité Internationale des Arts (Paris), au Mois de la Photo du Grand-Paris, au Centre National de la Danse (Pantin), au festival Voies Off (Arles), au Festival International du Film d'Aubagne Music&Cinéma, aux Rencontres Cinéma de Gindou, Un Festival C'est Trop Court (Nice), Ciné-Latino (Toulouse), aux Rencontres du Film Documentaire de Mellionec (etc) et, à l'international au Musée de la Banque de la République (Bogota), au Musée d'Art Moderne de Medellin, à Hot Docs Festival International Canadien du Documentaire, aux Festivals Internationaux de Cinéma des Droits de l'Homme de Bogota et de Barcelone (etc).

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

Muscinea et les femmes qui font tomber la lune sur la terre, le projet de film que développe Chloé Belloc à la Casa de Velázquez, prend la forme d'un périple à l'écoute des voix des sorcières cachées dans le monde végétal qui peuple la Galice ; sur les traces d'une grand-mère qui n'a jamais révélé qu'à demi-mot ses secrets et ses savoirs ancestraux.

À la recherche d'une mémoire manquante, Chloé Belloc se lance dans l'entreprise de reconstruction d'un héritage individuel qui passe par la réappropriation d'un savoir féminin collectif. Ce savoir des femmes que l'on dit « sorcières », de leur lien profond avec les plantes et de leur capacité à communiquer avec elles.

À travers ce conte documentaire, et guidée par le souvenir de son arrière grand-mère espagnole, on entend les voix des sorcières contemporaines se mêler aux chants rituels et à l'histoire intime de la cinéaste. Elle y ausculte ce qui se trouve sous la surface visible des choses : une sagesse végétale, reliée à la Terre et au cosmos, et dont l'intelligence pourrait transformer notre humanité pour peu que l'on apprenne à l'écouter.

Dans la lignée de la pensée de l'éco-féministe Donna Haraway, c'est une vision du *chthulucène* que la cinéaste nous livre : ce moment du monde qui englobe le terrestre dans son ensemble, humain et non-humain. *Muscinea et les femmes qui font tomber la lune sur la terre* met ainsi en scène des femmes rencontrées à Madrid et en Galice, dans le décor nocturne des forêts de las *Fragas do Eume* – filmées comme un personnage à part entière – dont la légende raconte que les chênes ancestraux abritent encore les anciennes sorcières de la région.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Chloé Belloc



MAXIME BIOUS

1993 | FRANCE | PEINTURE

Maxime Biou est diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris où il a suivi, pendant cinq ans, l'atelier de François Boisrond.

Il commence à peindre peu avant son entrée à l'École, en découvrant notamment le travail de Francis Bacon et de Lucian Freud. Il travaille alors presque exclusivement d'après nature, prenant pour modèle ses proches ou des éléments de son quotidien. Ce n'est que plus tard qu'il introduit le modèle photographique dans son processus de création, lui permettant ainsi une plus grande liberté.

Ses sujets, jusqu'à présent généralement humains ou animaliers, se placent au cœur de grands formats, souvent à taille réelle, vibrants d'une palette où les contrastes et les matières jouent un rôle essentiel dans l'éclat et la dramaturgie immobile qui se joue dans chacune de ses toiles.

Son œuvre a été récompensée par de nombreux prix : la bourse Diamond, le prix des Amis des Beaux-arts / prix Bertrand de Demandolx, la bourse Révélation Emerige, le prix Yishu 8, le prix Artistique Fénéon et le prix d'Encouragement en peinture de l'Académie des Beaux-arts.

Son travail est récemment apparu dans plusieurs expositions collectives, dont en 2019, celle des lauréats de la Bourse Révélation Emerige – *L'effet falaise* – suite à laquelle le Musée national de l'histoire de l'immigration fait l'acquisition de sa toile *Les naufragés*, pour l'intégrer à sa collection permanente.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

Peintre du spontané, Maxime Biou se place en témoin des instants qu'il donne à voir. Les décors se font muets, le silence est palpable et la torpeur même des sujets devient vivante, vibrante, organique. Une pesanteur éclatante des corps et des contrastes intenses qui, presque paradoxalement, viennent souligner une certaine fragilité, un calme apparent et, souvent, une mélancolie inhérente au vivant.

Les narrations qui se déploient dans ses peintures se suggèrent plus qu'elles ne s'imposent.

Tout se joue dans la relation qui se tisse entre le spectateur et ce que l'œuvre, son traitement et sa matière fait naître en lui. Ainsi, Maxime Biou ne force pas l'interprétation chez l'autre : il lui laisse, au contraire, toute la place pour germer et se construire. De la même manière que, chez lui, au surgissement de l'œuvre, s'imposent la nécessité et l'urgence de peindre.

En résidence à la Casa de Velázquez, Maxime Biou vient chercher un retour aux sources de son geste artistique. Étudiant, il avait fait du Louvre son terrain d'expérimentations particulier ; il y apprenait minutieusement des maîtres, par la copie et l'observation, se confrontant longuement à ces peintres qu'il admirait, comme eux-mêmes, en leur temps, s'étaient confrontés à leurs propres maîtres.

Lors d'un récent séjour à Madrid, il découvre la peinture espagnole, qu'il n'avait jusque-là connue qu'au travers de reproductions. Ainsi, en Espagne, il renoue avec ce travail d'étude et d'apprentissage par l'exemple, puisant dans la vitalité et la puissance d'un Velázquez, d'un Goya, d'un Zurbarán et de tant d'autres qui, le temps d'une année, deviennent ainsi les guides d'un travail résolument introspectif et fondamentalement expérimental.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Maxime Biou



LISE GAUDAIRE

1983 | FRANCE | PHOTOGRAPHIE - ARTS VISUELS

Lise Gaudaire est diplômée de l'École Supérieure d'Art de Lorient en 2007. Après des séries de portraits consacrées à son père paysan, à l'enfance en famille d'accueil et au passage de l'adolescence à l'âge adulte, Lise Gaudaire s'intéresse depuis 2013 aux rapports que l'homme entretient au paysage, à son territoire, à la manière qu'il a de le regarder et de l'appréhender et en particulier à celles et ceux qui le travaillent.

Munie de sa chambre photographique et de son micro, souvent accompagnée de personnes qui vivent et font l'espace rural – paysans, gardes forestiers, techniciens bocages... – elle arpente la campagne. Elle les suit, les enregistre, échange et les photographie, eux et leurs paysages.

Les séries photographiques de Lise Gaudaire, au-delà de leurs dimensions sensibles, s'apparentent ainsi autant à une démarche de type anthropologique qu'à une archéologie du paysage. Outre la photographie, Lise Gaudaire enregistre, filme, glane, écrit... et s'interroge sur la capacité de la photographie à dire ce qui l'entoure, à l'observer et le comprendre.

En 2019, elle reçoit la Bourse d'Aide Individuelle à la Création de la DRAC Bretagne et a bénéficié, en 2020, de deux résidences de création : à la Galerie L'imagerie à Lannion et au Centre d'Art Contemporain de Pontmain.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

Les projets photographiques de Lise Gaudaire prennent souvent le paysage comme sujet principal. Multiple et pluriel, résultat de diverses interventions, il se déploie comme une étendue à arpenter, à explorer, à regarder, à travailler ou à habiter. Tout à la fois lieu de travail, de production et de loisirs, façonné pour et par l'Homme, le paysage est aussi le produit du temps, une accumulation de strates comme un héritage social, économique et culturel qui se donne à lire autant qu'il se donne à vivre.

En Espagne, Lise Gaudaire poursuit ainsi son exploration d'un objet aux contours mouvants. Surgie au détour de conversations avec des agriculteurs lors de précédents travaux, la notion d'oasis devient le fil rouge de ce travail en résidence.

Si de l'Espagne, l'image agricole est souvent celle – vue du ciel – de serres à pertes de vues, cette mer de plastique qui se confronte l'immensité du désert, qu'en est-il de l'oasis ? Territoires protégés, replantés, mis sous cloche, parfois abandonnés par l'homme, ces bulles de culture ont-elles une existence propre dans la péninsule Ibérique ?

Lise Gaudaire part ainsi à la recherche de l'oasis dans une quête – une enquête – qui se veut à la fois anthropologique, documentaire et artistique, mais aussi intime et introspective. Une exploration qui trouve son commencement dans la région de l'Axerquíá, entre Grenade et Malaga, au cœur de la costa tropical.

Dans une région où poussent avocats, mangues, oranges, grenades, papayes et autres fruits exotiques, elle confrontera l'imaginaire d'une culture luxuriante aux témoignages de ceux qui y vivent et qui la font. De rencontre en rencontre, dans une approche concentrique, elle collectera les fragments de ce qui constituera le portrait d'un territoire entre fantasma collectif et réalités individuelles.

Sans opposer les types d'agriculture entre eux, il s'agit ici de les observer, de les laisser vivre et se dévoiler. Entre photographie, enregistrements vidéos et audios, écriture et protocole de recherche, Lise Gaudaire vient également interroger son propre geste artistique à travers le décloisonnement des disciplines et leur intarissable mise en dialogue.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Lise Gaudaire



MATHILDE LESTIBOUDOIS

1992 | FRANCE | PEINTURE

Mathilde Lestiboudois est diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, où elle a suivi l'atelier de Jean-Michel Alberola. Elle a également étudié à l'Université der Kuns, à Berlin, en 2016.

À travers le médium de la peinture, Mathilde Lestiboudois représente des espaces intérieurs vides. Entremêlant fragments architecturaux et formes géométriques, elle questionne l'espace et sa dimension temporelle. Ainsi, elle construit des non-lieux, des espaces mentaux, qui oscillent entre réel et imaginaire, entre figuration et abstraction. Comme si ces lieux étaient figés dans une temporalité flottante et incertaine, un sentiment d'attente émane de ses peintures.

Dans son processus de travail, Mathilde Lestiboudois établit un va-et-vient entre l'espace figuratif et l'espace géométrique abstrait de la composition. Les objets du quotidien prennent vie, inquiètent, étonnent, surprennent par l'entremise des agencements que leur impose l'artiste ; des mises en scène épurées et aux lignes franches qui nous invitent du côté du symbole et de l'interstice, à la découverte d'une certaine étrangeté où le vide remplit l'espace, et où celui qui regarde se retrouve happé par les perspectives qui, à la fois, le guident et l'égarant.

Son travail a été montré lors de nombreuses expositions : La Chaufferie, Chaumet Place Vendôme, Villa Belleville, Galerie Graf Notaires, Galerie du jour agnès b., Espace Olympe de Gouge, Galerie Bertrand Grimont... En 2019, son travail entre dans la collection d'art contemporain d'agnès b.

Mathilde Lestiboudois collabore également avec des metteurs en scène pour la conception et la réalisation de décors ; comme en 2017 avec Benjamin Pintiaux pour sa *Stratonice* de Méhul, ou en 2019 avec Christine Naud pour *Le paria* de Michel Roux.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

Architecture et espaces vides sont au centre de la recherche picturale de Mathilde Lestiboudois. Nourrie de voyages, d'explorations et de découvertes parfois fortuites, elle s'approprie l'atmosphère des lieux pour composer des scènes dont les fragments font osciller la narration entre passé et présent, entre fiction et réalité.

Point de départ de son travail à la Casa de Velázquez, le site royal de l'Escorial constitue l'épicentre de ses recherches. Un intérêt qui réside d'abord dans le style herrérien du bâtiment, courant qui constitue un point de rupture majeur dans la tradition architecturale

espagnole. Développé sous le règne des Habsbourg, il se caractérise par une grande sobriété couplée à la monumentalité horizontale de ses édifices. À l'Escorial, Mathilde Lestiboudois puise ainsi dans l'épure de la pierre, les longs couloirs vides et les grandes cours carrées. La partie du monastère résonne également d'un écho tout particulier avec son travail : un ensemble de bâtiments reclus, isolés du monde et renfermant de vastes espaces vides où le silence règne d'une présence lourde et solennelle.

En collectant des images, des écrits et des plans d'architecte, Mathilde Lestiboudois s'imprègne de l'identité du lieu pour réinventer des espaces propres à son imaginaire ; une réinterprétation en grand format qui découle directement de son travail d'immersion et de ses recherches théoriques.

Cette incursion dans le style herrérien lui sert aussi de point de départ pour s'intéresser à la ville de Madrid et à l'éclectisme de son architecture.

Elle y sonde les multiples facettes de la capitale, s'intéresse aux objets traditionnels et modernes qui meublent l'intérieur des bâtiments et les agence au cœur de son univers pictural dans une série de croquis et de tableaux qui deviennent à la fois le portrait semi-fictif d'une ville faite de puissants contrastes et le récit de la rencontre d'une artiste avec le lieu qu'elle découvre.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Mathilde Lestiboudois



ANNA LÓPEZ LUNA

1983 | ESPAGNE | ARTS VISUELS

Anna López Luna est une artiste visuelle barcelonaise née en 1983 et diplômée de l'École Nationale Supérieure de Paris-Cergy en 2006. Elle a été lauréate de la Bourse Individuelle à la Création DRAC Île-de-France en 2016, et de l'Aide à la création d'œuvres d'art de la Fondation des Artistes en 2020. Elle a été en résidence au Box 24 et aux Ateliers sauvages à Alger entre 2017-2018. Elle a reçu avec l'artiste Mounir Gouri l'aide à la création Hafid Tamzali & les ateliers sauvages. En 2019 elle a été résidente à Shakers Lieux d'Effervescences à Montluçon.

Son travail se développe principalement en vidéo et en dessins, mais aussi dans l'expérimentation d'autres formes comme l'installation et la sculpture.

Les droits et la jouissance des corps que l'on essaye d'invisibiliser, la violence politique qui blesse les individus dans leur personnalité comme dans leurs corps, la résilience de celles et ceux qui ont subi de tels traumatismes, l'impunité qui persiste dans nos démocraties contemporaines, sont des problématiques souvent engagées dans ses œuvres, dans un « *constant aller-retour entre ce qui nous constitue de la façon la plus intime, les corps sexués et ce qui nous est le plus extérieur : leurs constructions sociales* » (Amalia 12'43" de Sylvie Blocher, Catalogue Peau de mémoire 2020 Shakers).

Le travail d'Anna López Luna a fait l'objet de nombreuses expositions et projections, en France comme en Espagne : à Nice au 109 dans le cadre des Parallèles du Sud - Manifesta 13, au Fonds d'Art Moderne et Contemporain de Montluçon, à Tabakalera à Donostia-San Sebastien, à la Biennale de Jafre, à La Casa de la Paraula, au festival féministe de documentaires « Femmes en résistance » d'Arcueil, au Centre Cívic Sant Andreu, au Salon de Montrouge, à BilbaoArte, parmi d'autres.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

Border-language, d'Anna López Luna, est un projet de création vidéo qui trouve sa source dans un contexte social et économique dont la fragilité a été récemment exacerbée par la crise sanitaire mondiale.

Le changement de paradigme socio-économique, avec notamment la révolution informatique et robotique, a eu pour effet d'accélérer la précarité, mais aussi de modeler les affects intimes. Ces modifications profondes de nos manières de produire, de consommer et de vivre, associées à l'urgence du changement climatique, aux luttes d'émancipation et à celle des migrant.e.s aux prises avec l'Europe forteresse redessinent un avenir entre des visions dystopiques et l'élaboration d'un autre monde

possible. Suite à la crise provoquée par le Covid, on a entendu l'espoir d'un retour à la normalité. D'un autre côté, est apparue une revendication politique selon laquelle « *le problème est déjà la normalité* » et qui affirme la nécessité d'un changement radical de nos politiques et de nos modes de vie.

Ce sont ces changements, ces mutations, et les désirs d'un avenir vivable, qu'Anna López Luna cherche à sonder en Espagne durant sa résidence à la Casa de Velázquez.

Intéressée par l'oralité du savoir et la créativité à partir de l'expérience singulière de chacun.e, la vidéaste va à la rencontre de ces récits de l'intime, de ces vies qui se transforment, pour capter le témoignage, la pensée et le rapport au réel de chacune des personnes qu'elle filme. Dans son processus de travail, la caméra devient alors l'instrument, l'outil et le médium d'abord d'une rencontre avec l'autre, puis de l'élaboration d'une recherche qui se constitue dans une polyphonie de voix et de regards sur le monde.

En résidence, Anna López Luna s'oriente vers une expérience « d'écriture » vidéo qui explore la mise en scène dans l'espace d'exposition et fait de l'œuvre un espace de parole collective. Le montage et les dispositifs d'exposition vidéo viennent à leur tour plonger le/la spectateur/trice dans une authentique expérience de pensée, défendant une poétique du langage, et soulignant la complexité de l'être au monde.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Anna López Luna



EVE MALHERBE

1987 | FRANCE | ARTS PLASTIQUES

Artiste pluridisciplinaire, Eve Malherbe s'est formée dans différents domaines en France et en Espagne : Arts plastiques à Aix et à Lille, Architecture d'intérieur et design à Paris et Histoire de l'art à València.

Son travail questionne la relation qu'entretient la représentation des corps avec différents territoires, qu'ils soient iconographiques, sociaux ou environnementaux.

Pour cela, elle a recours à un motif récurrent, le drapé, qu'elle conçoit comme un « symptôme » plastique, phénomène révélateur de la peinture. Pour Eve Malherbe, le travail du drapé et du pli désigne l'acte pictural : l'acte de plier vient troubler une surface plane, créant ainsi un espace tridimensionnel de la même manière que l'acte de peindre vient, lui, interrompre la virginité de la toile pour créer une profondeur propice à la narration.

Ainsi, elle crée de légères altérations du réel obtenues par anachronismes, déformations ou recouvrements afin d'obtenir des structures fictionnelles inédites. L'ensemble de ses travaux concourt à rechercher un "état limite" de l'image, situé entre la stabilité des formes et leur insaisissabilité, afin que toute lecture monosémique soit abandonnée.

Son travail a été montré dans de nombreuses expositions collectives, notamment à l'exposition du Grand Prix de l'Institut Bernard Magrez à Bordeaux, au CRAC - Biennale d'arts actuels à Champigny-sur-Marne ou à la Biennale du dessin actuel « Grafia » à Saint-Affrique. En 2019, elle est lauréate du Prix de dessin Pierre David Weill de l'Académie des Beaux-Arts, dont elle remporte le deuxième prix.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

S'il trouve généralement son aboutissement dans la peinture ou le dessin, le processus de création d'Eve Malherbe n'en est pas moins fondamentalement transdisciplinaire. Pour construire ses compositions, elle convoque autant le design d'espace que les arts plastiques ou l'histoire de l'art. De cette mise en dialogue, élément essentiel dans l'élaboration d'une narration ré-articulée, l'artiste met en place ce qu'elle définit elle-même comme un processus en spirale.

Dans son projet en résidence à la Casa de Velázquez, Eve Malherbe centre ses attentions sur un motif déjà récurrent dans son travail : celui du pli. Plis qui cachent, plis qui dévoilent, plis qui rassemblent ou qui effacent. Plis qui, par le jeu du recouvrement, réinventent de nouvelles formes et invitent à de nouvelles lectures. Qu'ils se fassent voiles, drapés ou formes plus

abstraites et expérimentales, ils deviennent cette distorsion – cette « vrille » – du sujet attendu que l'artiste recherche pour bousculer le réel et déclencher les mécanismes d'un imaginaire hors-champs.

En Espagne, Eve Malherbe vient puiser dans l'étude du pli baroque du siècle d'or. Elle en inspecte l'usage dans son rôle non seulement plastique mais aussi spirituel, en prise avec une époque traversée par les questions religieuses et les aspirations à la transcendance : les drapés du Greco comme éléments plastiques relevant de l'éclatement, ceux de Zurbarán pour leur caractère vertical et mystique ou ceux de Ribera pour leur naturalisme froissé et leur rapport à la matière.

Ces représentations du dévoilement, du miracle quotidien et de la catastrophe, si riches et singulières de l'época aurea, se retrouvent ainsi confrontées à l'iconographie actuelle dans des séries de dessins expérimentaux usant, pour certains, des capacités propres à la peinture ou à la sculpture, dans une réflexion multidimensionnelle entre médium, forme et sujet.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Eve Malherbe



ALBERTO MARTÍN MENACHO

1986 | ESPAGNE | CINÉMA |

Alberto Martín Menacho est un cinéaste espagnol, diplômé en Arts visuels par la Haute École d'art et de design - HEAD à Genève.

Ses œuvres ont été présentées tant dans des centres d'expositions que dans des festivals de cinéma, dont le Musée de l'Elysée, le Filmmuseum de Munich, aux Journées de Soleure, au festival International Entrevues à Belfort ou au Festival international du film à Rotterdam.

En 2018, son film *Mi amado, las montañas*, reçoit le Prix du meilleur court-métrage au Festival international du film de Las Palmas, le Prix Penínsulas au Festival International du film Curtocircuito et le Trophée du meilleur Montage au festival Alcine à Alcalá de Henares.

Antier noche, le film qu'il développe actuellement est son premier long-métrage. Un film choral, de l'hiver à l'été, dont l'action se déroule pendant les derniers mois de la vie d'un lévrier. Sur cette toile de fond se dessine l'histoire de quatre jeunes, entre héritage et fracture, qui se transcende en une réflexion sur ce qui nous construit en tant qu'individu, ce que l'on prend et ce qu'on laisse. La résidence à la Casa de Velázquez vient s'ajouter aux soutiens déjà reçus par Alberto Martín Menacho pour son projet : The Screen - ECAM, Ikusmira Berriak - Festival International du film de San Sebastian et Tabakalera.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

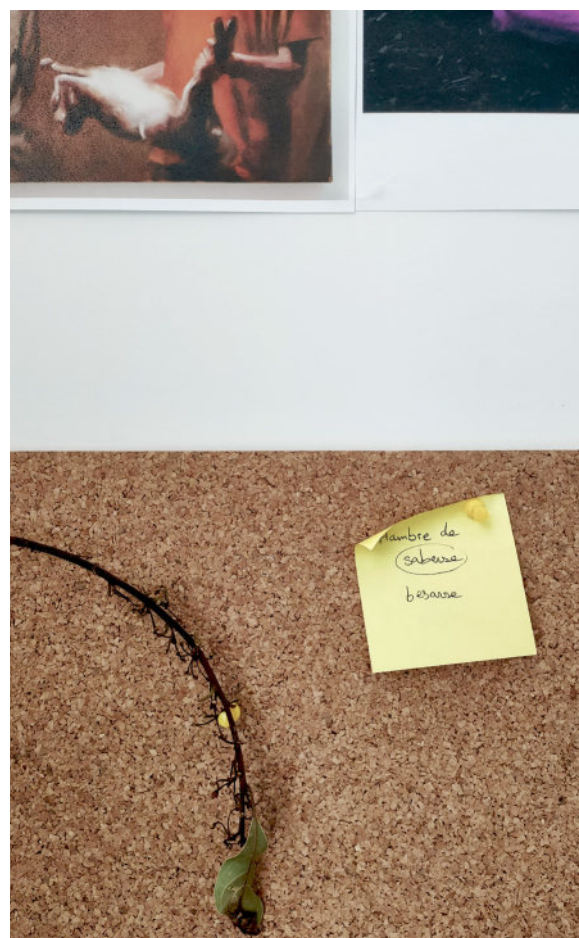
Durant sa résidence à la Casa de Velázquez, Alberto Martín Menacho poursuit le développement de son premier long métrage, *Antier noche*. En posant le regard sur les zones rurales et à travers le prisme de la jeunesse, il observe les éléments primitifs de l'être humain encore en pratique aujourd'hui, tels que la chasse et les mouvements migratoires. Il en étudie les dynamiques et les points de rupture, comme un écho universel de l'histoire de l'humanité et de ses résurgences contemporaines.

L'Espagne est le seul pays de l'Union européenne qui autorise encore la chasse à vue au lièvre. Une modalité dont l'origine se perd dans la nuit des temps et pour laquelle aucune arme n'est utilisée. Sauf les chiens. Le lévrier, race dont l'existence remonte à plus de 3000 ans, est l'outil de cette chasse. Particulièrement ancrés dans la culture populaire espagnole – tant dans les écrits que dans l'iconographie traditionnelle – ces chiens sont aujourd'hui ceux qui peuplent le plus les refuges, maltraités, affaiblis et traumatisés, pour ceux d'entre eux qui sont retrouvés en vie. Un chien qui se fait fil rouge autant que symbole dans le projet d'Alberto Martín Menacho.

Pour autant, *Antier noche* n'est pas un film sur la chasse : elle devient un motif qui nous fait voyager dans le temps, à travers la violence inhérente à l'Histoire. Aujourd'hui, la chasse n'est plus pratiquée comme méthode de survie, mais considérée comme un sport, un hobby, une passion. Une transition entre distraction et survie qui rappelle déjà la fracture entre un monde ancien qui disparaît et un monde moderne qui surgit.

Ainsi, Alberto Martín Menacho filme, en Estrémadure, le portrait de quatre jeunes qui habitent le monde rural, et qui grandissent en remettant en question l'immobilisme de leur société. Une histoire où la question animale est un élément récurrent, une rencontre et un dialogue avec le passé, avec sa tradition et ses rituels.

Antier noche est l'histoire de ces contradictions qui marquent chaque génération et qui nous amène à réfléchir sur le futur auquel aspirent ces jeunes des milieux ruraux du sud de l'Europe ; un conte autour de l'héritage culturel ; une histoire d'amour et de solitude.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Alberto Martín Menacho



ADRIEN MENU

1991 | FRANCE | SCULPTURE

Adrien Menu a suivi ses études à l'École Nationale des beaux-arts de Dijon, à l'École des beaux-arts de Buenos aires, et à la Villa Arson - École nationale des beaux-arts de Nice dont il sort diplômé en 2016.

Dans ses sculptures, ses premiers gestes sont souvent des soustractions et des effacements afin de libérer de l'espace-temps. Il subsiste alors des fragments - de corps, de machines, d'objets, d'architectures - qui semblent parfois se connecter entre eux pour créer des hybrides. L'immobilité règne, les machines sont à l'arrêt et affleure alors la question d'une production évidée. Pourtant, ces « corps » immobiles restent traversés par des forces et des intentions qui déplacent l'intensité non plus dans le mouvement ou la vitesse, mais dans une activité mentale implicite. Modelage, moulage et objet récupéré cohabitent.

Comme un virus silencieux dont les symptômes seraient le retrait et l'inactivité, des liens se tissent entre les pièces. Une contamination qui - de manière presque paradoxale - vient rappeler les objets à leur dimension fondamentalement organique, malades mais vivants.

Son travail a fait l'objet de nombreuses exposition : au 109 à Marseille, à la Collection Lambert en Avignon, à la Galerie de la Marine de Nice ou à la Chapelle du Carmel à Chalon sur Saône.

En 2016, il a été lauréat du Prix de la jeune création de la Ville de Nice et, en 2017, il reçoit le Prix Yvon Lambert pour la jeune création.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

Dans certains de ses travaux les plus récents, Adrien Menu, a cherché à explorer la question de la figure humaine. Endormis, en proie à l'ennui ou suspendus dans l'attente, les corps sculptés qu'il nous donne à voir ne « produisent » plus. Figés dans cette léthargie, ils nous rappellent sans cesse à un certain état de repli, d'abandon ou de ralenti, en contradiction avec le bruit du monde.

Durant sa résidence à la Casa de Velázquez, il se dédie pleinement à cette exploration - relativement nouvelle dans sa production - du corps et de sa représentation ; un point d'ancrage qui lui offre aussi de nouvelles possibilités d'expérimentations autour de la matière, de l'échelle et du fragment.

Le processus de création d'Adrien Menu se place, de manière essentielle, en regard de l'histoire de l'art et de ce qu'elle propose comme piste de réexploration. Il imprègne ses œuvres de temps, comme on charge d'eau une éponge, partant du principe que

la contemporanéité se nourrit inexorablement du temps passé. De fait, la première n'existe qu'en regard du second. Ainsi, Adrien Menu porte notamment son regard sur des œuvres aussi bien archaïques que modernes et contemporaines, établissant un jeu constant d'allers-retours qui étirent le temps et élaborent une constellation de références en parallèle de la recherche plastique.

En Espagne, il vient donc se dédier à l'étude des œuvres majeures qui construisent la tradition sculpturale de la péninsule Ibérique. Mû par le désir de se confronter visuellement et physiquement à ces références, connaître leur origine, les analyser et s'en inspirer, il part dans un premier temps à la rencontre des sculptures ibériques pré-romaines. Le groupe d'Osuna, la Dame d'Elche ou la Dame de Baza - visibles au Museo Arqueológico Nacional à Madrid - deviennent ainsi le point de départ de cette recherche autour du potentiel poétique et conceptuel propre à la sculpture antique. Dans un second temps, c'est à la modernité qu'Adrien Menu se confronte, avec l'étude des travaux réalistes d'Antonio García López, de Julio López Hernández, de Juan Muñoz ou encore de June Crespo.

Ce travail en résidence marque ainsi un temps de réflexion, de recherche et d'exploration pratique pour Adrien Menu ; un temps durant lequel l'approche anatomique, la question réaliste et l'intensité des œuvres deviennent les éléments centraux de la production sculpturale de l'artiste.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Adrien Menu



ARNAUD ROCHARD

1986 | FRANCE | GRAVURE

Arnaud Rochard est diplômé de l'École Européenne Supérieure d'Art de Bretagne. Il vit et travaille entre Bruxelles et Guérande où il développe un travail transdisciplinaire entre la gravure – sous toutes ses formes –, la peinture et le dessin.

Il définit ses œuvres comme des visions sauvages, mystérieuses et oniriques d'un univers d'où ont reflué les règles fragiles qui ont un jour composé une civilisation.

Comme le décrit la commissaire Maëlle Delaplanche, le travail d'Arnaud Rochard est le fruit d'« un processus proche de l'artisanat d'art qu'il décline dans un univers inspiré aussi bien de l'imagerie sauvage, cruelle, ténébreuse que de la parade fantastique d'un romantisme mythologique. Mais ces codes figuratifs, s'ils sont présents, tels des indices, n'envahissent jamais la perception de l'ensemble, celle d'un paysage composé d'une végétation foisonnante et éparse. L'objet de sa recherche s'y dévoile alors : la Nature et l'allégorie de la Liberté. »

En 2018, il a reçu la Bourse d'aide à la création de la DRAC Pays de Loire et, en 2019, le Prix Pierre Cardin pour la gravure de l'Académie des Beaux Arts.

Il a participé à de nombreuses expositions collectives et son travail a fait l'objet de plusieurs expositions individuelles, notamment à la Galerie Maïa Muller, au Chantier Art House, à la Villa Boesch ou à la Galerie Félix Frachon.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

Le parcours artistique d'Arnaud Rochard est jalonné d'étapes successives dans le nord de l'Europe. Considérant le voyage et l'immersion, dans ce qu'ils offrent de découvertes et de rencontres, comme un élément essentiel pour renouveler et dépasser sa pratique, il vient puiser en péninsule Ibérique de nouvelles sources d'inspiration, tant dans les traditions luso-hispaniques que dans leur héritage arabo-musulman.

En particulier, c'est à l'azulejo qu'il vient confronter son travail. Artisanat hybride, alliant peinture, gravure et céramique, l'azulejo rencontre – de par son inhérente interaction technique – de nombreuses similitudes avec les recherches plastiques d'Arnaud Rochard. Une œuvre, précisément, retient son attention : « La chasse aux léopards », un ensemble de carreaux de faïences polychromes exposé au Museu Nacional do Azulejo à Lisbonne. Inspirée par la série des *Venationes...*, gravures hollandaises du XVI^e siècle, la scène regroupe autant dans son iconographie que dans sa composition et son héritage flamand plusieurs

thèmes présents dans l'univers d'Arnaud Rochard. Parmi eux, sans doute le plus essentiel, celui de la représentation d'une nature luxuriante, de paysages fantasmés, proche de l'idée d'un eldorado.

De l'analyse des azulejos, l'artiste fait émerger durant son séjour à la Casa de Velázquez un ensemble de grands formats sur toile, à la dimension murale. Nourries de cet ailleurs, ses gravures empruntent à la peinture, par l'intermédiaire de rouleaux et de tampons qu'il fabrique lui-même, rendant possible un usage singulier de la couleur pour traduire la flore et les décors dont il s'inspire.

Ainsi, le projet d'Arnaud Rochard glisse également sur le versant de l'exploration géographique. Du désert des Bardenas, à la côte Andalouse, en passant par les cascades de Castille la Mancha ou par l'Alcazar de Séville – qui regroupe en un même lieu toutes les thématiques présentes dans son travail – la péninsule Ibérique devient le terrain fertile où l'artiste récolte de nouvelles ressources visuelles pour faire évoluer sa pratique durant son séjour en résidence.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Arnaud Rochard



PABLO PÉREZ PALACIO

Boursier de la Diputación Provincial de Zaragoza

1983 | ESPAGNE | ARTS PLASTIQUES

Pablo Pérez Palacio vit et travaille entre Madrid, Saragosse et un petit atelier dans les Pyrénées aragonaises. Il a étudié la scénographie, l'aménagement d'intérieur et l'histoire de l'art. Il est également titulaire d'un diplôme en gestion hôtelière, cursus qui l'a amené à vivre à Prague et Paris.

Son premier contact avec les arts s'est construit autour de la peinture. De là, il conserve un intérêt particulier pour la couleur et la composition qui restent des éléments fondamentaux dans sa pratique actuelle. Après son séjour à Madrid et à l'École TAI, l'exploration de la composante spatiale est devenue l'un des piliers de son travail, extrapolant depuis lors l'élément scénique tant à son œuvre qu'à sa mise en page.

Son travail aborde les questions des limites, de la forme et de la manière dont les différents niveaux de relation humaine façonnent l'expérience de l'être-dans-le-monde. Dans un travail étroitement lié à la pensée et à la poésie, Pablo Pérez Palacio étudie le moi – entendu comme la subjectivité de l'être à partir de son contexte particulier – en relation avec la réalité sociale et le concept d'*indifférence*, en tant que phénomène.

Il est actuellement représenté par la galerie A ciegas (Madrid), avec laquelle il a inauguré la saison 2020-21 de l'Open Gallery à Madrid en septembre 2020 avec son projet *Horizontes de Indiferencia* (*Horizons d'indifférence*). Parmi ses travaux notables, sont régulièrement soulignés «Fragmentos de un espacio propio», composé de deux pièces créées en collaboration avec le musicien et artiste sonore José Luis Fraga (Casa do Brasil / Madrid, 2018), ainsi que «Todo lo que queda» à l'IAACC, Musée Pablo Serrano à Saragosse en 2015.

Ses œuvres ont été sélectionnées pour de nombreux prix, tels que le Premio de arte Santa Isabel de Aragón, le Concurso de pintura Francisco Pradilla, le Concurso internacional de pintura Rafael Zabaleta Quesada, le Certamen de dibujo Gregorio Prieto ou encore le Premio Ibercaja de pintura joven.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

Dans le cadre de la bourse accordée par la Diputación Provincial de Zaragoza et la Casa de Velázquez, Pablo Pérez Palacio cherche à approfondir sa vision du paysage urbain actuel et de son organisation complexe.

Superposiciones / La visión de un orden propio, titre de son projet en résidence, décrit une situation actuelle dans laquelle l'individu dégénère en un «MOI hyper-atrophié et auto-référentiel». Celui-ci

ne cherche plus à s'inscrire dans une idée de société, fondamentalement comprise comme un groupe d'individus qui s'accordent ou coopèrent pour atteindre une fin, mais impose – superpose au reste – à partir de son indifférence, un ordre propre, une manière de se percevoir, de comprendre l'autre comme un objet et le monde comme un divertissement.

Dans la lignée du projet précédent *Horizons d'indifférence*, l'unité géométrique apparaît comme la représentation plastique de ce «MOI hyper-atrophié et auto-référentiel», un être que l'artiste imagine enfermé dans son propre horizon d'indifférence.

À cette fin, il explore le langage plastique dé-constructiviste comme instrument d'étude et s'intéresse à la question de la limite sur le plan formel et philosophique. Il invite – à partir du discours, du processus et du résultat – à la réflexion, éclairant une voie possible pour la re-signification des limites actuelles. Une dérive vers quelque chose d'impraticable si nous continuons à perpétuer ces manières d'interagir avec nous-mêmes et avec l'extérieur.

Sa formalisation se trouve, par métaphore, dans une série d'espaces à parcourir avec le regard, de labyrinthes impraticables résultant de la superposition d'ordres et de stratifications entrecroisées, faisant allusion aux architectures vides, à ces espaces interstitiels qui font disparaître le fond de tout plan.

Le projet cherche donc, *in fine*, à établir une conversation entre différents niveaux de solution et de configuration, en prenant en compte les aspects physiques – comme s'il s'agissait d'un véritable plan urbain – et les questions relationnelles, non seulement au niveau de la physis et de la composition plastique, mais aussi dans sa propre narration métaphorique.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Pablo Pérez Palacio



MERY SALES

Boursière de l'Ayuntamiento de Valencia

1970 | ESPAGNE | ARTS VISUELS

Mery Sales est peintre et docteure de l'UPV - Universitat Politècnica de València, avec la thèse *La Vitrina de la Memoria, testimonio Poético de la Segunda Mitad del Siglo XX en la Pintura de Gerhard Richter*. Sa recherche picturale est conçue comme une pensée incarnée, dont l'intention est d'éveiller la conscience en favorisant les rencontres sensorielles et émotionnelles avec le monde qui nous entoure, dans sa beauté et ses conflits.

Les caractéristiques iconiques, plastiques et conceptuelles de son œuvre se matérialisent dans le changement d'échelle, le hors-champ et le hors-sujet et les diverses tensions compositionnelles auxquelles s'ajoutent d'autres éléments tels que : les superpositions de contours et de formes ; l'utilisation libre de la lumière, de la couleur ou de la tache ; la double vision simultanée : figurative et abstraite ; les lectures multiples et les références textuelles, et la réinterprétation de genres classiques comme le portrait ou le paysage.

Au début de sa carrière artistique, elle a obtenu les premiers prix Paul Ricard, III Certamen Rotary Club, II Certamen C. Cultural de los Ejércitos et Vila de Canals. Plus récemment, son travail a été récompensé par le 1er prix Villa de Puzol en 2019 et le prix Senyera en 2020.

Parmi ses récentes expositions personnelles, on trouve notamment : *Personnages hors champ* (Centre d'Art Contemporain *acentmetresducentredumonde*, Perpignan, 2021) *Seres fuera de campo* (Fundación Chirivella Soriano, 2020) *El incendio y la palabra* (Fundación Martínez Guerricabeitia, 2015), *Surge amica mea et veni* (Sala de la Muralla, Univ. Valencia, 2012).

Les œuvres de Mery Sales ont également été présentées dans de nombreuses expositions collectives, notamment à la Biennale des arts de Valence, au Museo de Arte Moderno de Santo Domingo, à l'Université nationale de Taiwan à Taipei, au Centro Cultural Paso del Norte à Ciudad Juarez au Mexique, à la Biennale des arts de Sao Paulo, à la Galería Argenta, à la New York Art Fair ou à la Fondation d'art Paul Ricard à Séville et à Paris.

PROJET DE CRÉATION EN RÉSIDENCE

Otra vida en red, titre du projet développé par Mery Sales dans le cadre de la bourse accordée par l'Ayuntamiento de Valencia, souligne avant tout l'importance de rendre visible et conscient un traitement plus affectif et humain de notre monde.

Ce travail parle d'un monde ectopique, c'est-à-dire

hors du lieu du visible, qui sous-tend les apparences et qui nous soutient en tant qu'êtres sociaux. Cette proposition picturale, essentiellement charnelle et sensible au bien commun, se veut une matérialisation de ce réseau de soutien créatif grâce auquel nous faisons face aux difficultés quotidiennes de notre temps.

Dans cette série de peintures ayant pour dénominateur commun la couleur rouge, l'artiste continue d'explorer certains des aspects formels et conceptuels déjà présents dans ses œuvres précédentes. Parmi eux, le changement d'échelle, qu'elle opère en surdimensionnant la trame du tissu rouge - celui des vêtements de travail, qui devient le sujet principal de ces tableaux - élargissant ainsi la vision du détail et mettant en valeur l'imperceptible. Apparaissent alors des taches et des traces de peinture, à première vue sans intérêt, qui finissent par exprimer et créer un microcosme de relations croisées. Les formes se manifestent dans l'espace et génèrent des rythmes, des associations et des distances. Ces taches physiques deviennent ainsi les traces visibles de l'effort et de l'acte même de travailler.

De même, la vision simultanée - figurative et abstraite - devient essentielle pour naviguer entre le balancement déstabilisant provoqué par un mouvement ondulatoire qui demande au regard un plus grand effort d'attention - un engagement personnel - pour assimiler ce qui ne peut être compris d'un seul coup d'œil.

En résumé, durant cette résidence à la Casa de Velázquez, Mery Sales nous invite, à travers cette série de peintures, à regarder de manière plus posée, plus ouverte et plus profonde, en nous impliquant dans ce que nous voyons : un enseignement de la vie au-delà de ses marges, un seuil de possibilités.



Ci-dessus : Vue d'atelier - Mery Sales

ESPACES MUTANTS

LES ORGANISATEURS



LA GALERIE LOO&LOU

Engagée aux côtés de jeunes talents et d'artistes reconnus, la Loo & Lou Gallery inaugure ses deux espaces en juin 2015. L'un dans le Haut-Marais, rue Notre-Dame de Nazareth, l'autre près des Champs-Élysées, avenue George V.

Ces espaces offrent à la galerie la liberté de confronter différents points de vue artistiques, de proposer des approches distinctes et parfois expérimentales d'une œuvre ainsi qu'initier des dialogues entre artistes. Ils lui donnent également une plus grande latitude pour développer une conversation entre publics, plasticiens et commissaires indépendants.

En 2017, la galerie se dote de L'Atelier, un nouvel espace jouxtant celui du Haut-Marais qui permet d'apporter une proposition complémentaire à l'exposition en cours, (performances, « work in progress ») offre la possibilité d'un deuxième temps d'exposition à des œuvres déjà présentées et constitue également le lieu de programmation pour de jeunes artistes. La Loo & Lou Gallery déploie son activité à travers une direction artistique ouverte à toutes disciplines et nourrie d'inspirations diverses.

Sa programmation trouve sa cohésion dans un choix d'artistes souvent portés par une réflexion sur l'exploration du vivant, corps et portraits, et inspirés également par le thème de la nature.

En 2018 elle ouvre un nouveau volet de sa programmation : les « Cartes Blanches » offertes à des curateurs indépendants viennent souligner son inclination à s'ouvrir sur l'extérieur pour dialoguer, découvrir de nouvelles approches et de nouveaux artistes.



LA CASA DE VELÁZQUEZ ET L'ACADÉMIE DE FRANCE À MADRID

LA CASA DE VELÁZQUEZ Institution relevant du Ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, la Casa de Velázquez fait partie du réseau des cinq Écoles françaises à l'étranger (EFE). Elle a pour particularité de soutenir conjointement la création contemporaine et la recherche en sciences humaines et sociales.

Depuis sa fondation il y a près de cent ans, la Casa de Velázquez œuvre à la faveur des échanges culturels et universitaires, affirmant ainsi son rôle majeur dans le champ de la mobilité internationale. Elle déploie tout au long de l'année un vaste programme de bourses et de résidences, piloté par les deux composantes de l'établissement :

- L'Académie de France à Madrid coordonne les dispositifs destinés aux artistes, émergents ou confirmés, autour d'un grand éventail de disciplines : architecture, arts plastiques, cinéma, composition musicale, photographie et vidéo.
- L'École des hautes études hispaniques et ibériques accueille des chercheurs aux profils variés dont les travaux portent sur la péninsule Ibérique ou ses liens avec les aires latino-américaine et maghrébine.

La Casa de Velázquez joue en outre un rôle majeur dans la diffusion et la valorisation du travail réalisé en résidence à travers une programmation riche et variée, s'appuyant sur un vaste réseau de partenaires internationaux.



L'ACADÉMIE DE FRANCE À MADRID est un espace privilégié qui accueille chaque année en résidence une trentaine d'artistes d'origines géographiques et culturelles diverses.

Tous les ans, treize membres artistes sont sélectionnés pour développer en résidence leur projet de création. Avec eux, deux boursiers espagnols, respectivement nommés par la Ville de Valence et la Diputación Provincial de Zaragoza, sont également accueillis pour un an.

Des temps de résidence plus courts sont aussi proposés tout au long de l'année, grâce à un tissu de bourses en collaboration, permettant des séjours de deux à six mois.

La diversité des artistes accueillis relève d'une double mission de l'Académie de France à Madrid : soutenir les talents émergents dans l'affirmation de leur pratique et donner les moyens à d'autres, déjà reconnus, de parcourir des pistes de travail inédites.

ESPACES MUTANTS


INFORMATIONS
PRATIQUES

INFORMATIONS PRATIQUES

 **EXPOSITION DU 21 JANVIER AU 18 FÉVRIER 2022**
Du mardi au samedi de 11h à 19h

Vernissage le jeudi 20 janvier de 18h à 21h

Confirmation souhaitée par email à contact@looandlougallery.com
ou par téléphone au 01.42.74.03.97

 **À l'Atelier de la LOO&LOU GALLERY**
20 rue Notre-Dame de Nazareth - 75003 Paris
Métro : Temple (M3)

 Sous réserve des consignes sanitaires en vigueur,
merci de consulter la [page web de la galerie](#) avant votre visite

En savoir plus sur

La galerie Loo&Lou
looandlougallery.com
[facebook](#) | [instagram](#)

La Casa de Velázquez
[page web de la Casa de Velázquez](#)
[dispositifs d'accueil pour artistes](#)
[dispositifs d'accueil pour chercheurs](#)
[page web du réseau des Écoles françaises à l'étranger](#)
[facebook](#) | [twitter](#) | [vimeo](#) | [instagram](#)

ESPACES MUTANTS